

LA SALMONIÈRE, Christine de (1994) *Soupe maigre et tasse de thé*, Saint-Boniface, Les Éditions des Plaines, 366 p.

Ce récit de Christine de La Salmonière, qui raconte sa brève expérience vécue avec son mari à Sainte-Rose-du-Lac entre le printemps 1894 et l'automne 1896, est un témoignage d'une époque difficile dans la colonisation de l'Ouest canadien à la fin du siècle dernier. En effet, plusieurs Européens, notamment des Français, attirés par la publicité trompeuse du gouvernement canadien et des agences de colonisation et, de surcroît, sans aucune expérience de la vie agricole, sont venus s'établir sur un *homestead* «gratuit», aux limites du cultivable. Il faut mentionner que, déjà, à cette époque, les meilleures terres gratuites sont occupées, et les bonnes terres encore disponibles, mais à des prix exorbitants, sont la propriété de la *Hudson's Bay Company* ou entre les mains de spéculateurs attirés par l'appât du gain. D'ailleurs, la littérature de fiction nous a laissé des témoignages accablants concernant cette difficile colonisation dans les Prairies: *La Pointe-aux-Rats* (Forestier, 1907), *Manitoba* (Constantin-Weyer, 1924), *Croquis du Far-West canadien* (Borel, 1928), *Une femme se penche sur son passé* (Constantin-Fortin, 1939), *La prairie au soleil* (Malouin, 1960) ou *Un héros malgré lui* (Durieux, 1986), pour ne mentionner que quelques ouvrages à lire ou à relire.

Mais *Soupe maigre et tasse de thé* nous laisse sur notre faim. Cet ouvrage, très mal construit, un peu épars, n'est qu'une longue lamentation de l'auteur, qui s'évanouit à chaque obstacle à franchir, au moindre petit incident, c'est-à-dire plus d'une douzaine de fois. Tout semble prétexte à évanouissement; n'est-ce pas un peu lassant à la longue pour le lecteur? De plus, ce récit est très difficile à suivre, notamment l'itinéraire de New York à Winnipeg. On ne sait pas trop par où les de La Salmonière sont réellement passés ou, du moins, ce n'est pas très clair. Les lecteurs pourront s'en faire une idée, peut-être, par les extraits suivants:

Nous voici à Saint-Paul [...] La ligne de chemin de fer, qui passe par les chutes de Niagara, ne fonctionnant plus, nous saisissons, mourant de faim, le premier train en partance. Il va nous descendre à Chicago [...]

[...]

Après quelques heures d'attente, nous quittons Chicago. En nous enfonçant dans les bois, le train augmente de

vitesse. Plus nous nous éloignons du Saint-Laurent et de ses villages mouvementés, plus aussi je suis frappée par l'aspect sauvage des forêts qu'on défriche [...]

[...]

Le jour, je passe mon temps à considérer le paysage. À mesure que nous avançons, il prend un aspect plus sauvage. De loin en loin, je vois défiler devant moi des scieries et des maisons en *logs* ou en troncs d'arbres, si vous préférez, que remplaceront bientôt des chalets coquets et gracieux [...]

Nous sortons des bois et nous entrons dans la prairie. Les neiges ne sont pas fondues partout. Dans les marais, encore beaucoup de glace; et où elle a disparu des tortues en quantité. Oh! qu'il fait froid, je grelotte. Mais nous approchons de Winnipeg [...] (p. 28-31)

En outre, la chronologie des événements racontés est très mélangée. Blessé au début de l'été 1894, le mari de Christine de La Salmonière va mieux en juillet 1894 (p. 122), grâce à des bains de paille d'avoine (p. 121). Cependant, l'auteur écrit: «il a donc fallu attendre le premier battage pour pouvoir s'en procurer» (p. 141), mais la récolte ne se fait qu'en août (p. 157). De plus, si la date de la lettre à sa mère est exacte (p. 283), le bébé Henri aurait deux ans et non un an; il est né en novembre 1894. Un peu plus loin (p. 295), elle parle de son vingt-deuxième anniversaire de naissance (décembre 1895). Aussi, d'après les quelques indications, ils seraient retournés en France à l'automne 1896. À partir du chapitre 24 et jusqu'à la fin, la chronologie ne tient donc plus.

Pour que ce témoignage se lise bien, il aurait d'abord fallu le faire précéder d'une véritable introduction afin de mettre ce récit vécu dans son cadre spatio-temporel et d'en faire, par la suite, une édition critique plutôt que de le publier à l'état brut. Ainsi, l'éditeur aurait pu intervertir certains chapitres – les chapitres 12 à 14, concernant des généralités sur le Manitoba (géographie, histoire, population, etc.), sont très mal placés – et corriger les nombreuses erreurs et incohérences: un *homestead* a 0,5 mille de côté et non 1,5 (p. 153); ce qu'elle appelle le parler métis, ce sont, pour la plupart, tout simplement des expressions canadiennes-françaises ou québécoises (p. 70-71, 144); les équivalences entre le système métrique et le système «anglais»; la puissante race des Métis n'a pas sa source en Nouvelle-France: «[...] Richelieu y fit transporter quatre mille colons français. Ce sont les ancêtres des Canadiens. Ils firent souche avec les filles indiennes et donnèrent naissance à la puissante race des Métis» (p. 169); le Canada n'est pas «enclavé» entre

deux océans (p. 147); différence entre la belette et l'hermine (p. 159); que signifie l'expression «provinces méridionales» (p. 149)? Y a-t-il des provinces septentrionales? Beaucoup d'erreurs auraient pu également être évitées: le *tamias* (p. 159), *Nepawa* (p. 194), *éteindre* au lieu d'*êtreindre* (p. 124), *courier* (p. 128), *état* au lieu d'*État* (p. 35, 147, 148); certaines expressions auraient pu être uniformisées: *poules de prairies*, *poules de prairie* ou *poule des prairies*? Le lecteur aurait également pu se passer de certaines affirmations gratuites de l'auteur, notamment «cet affreux français canadien» (p. 35). Quant à la carte (p. 250), n'aurait-elle pas été plus utile au début du récit plutôt que d'arriver comme un cheveu sur la soupe à la fin du chapitre 20?

Même s'il est écrit, sur la couverture arrière du livre: «Peut-être aussi enviera-t-on Christine d'avoir été immortalisée dans l'histoire du Manitoba», on peut se demander si «cette femme du monde», comme elle se décrit elle-même (p. 36-37), avait réellement sa place au Manitoba à la fin du XIX^e siècle. Heureusement pour elle, son séjour au Manitoba fut de courte durée; elle a donc pu retourner dans son univers mondain qu'elle avait abandonné avec regrets puisque, tout au long de son récit, elle n'a pas cessé de le rappeler à ses lecteurs.

Cependant, malgré ses lacunes et ses imperfections, vous devez lire ce livre de Christine de La Salmonière, puisque son récit, *Soupe maigre et tasse de thé*, est un des rares témoignages, écrits par une femme, qui racontent les difficultés de colonisation au Manitoba sur des terres peu agricoles, les misères, les privations de toutes sortes, les catastrophes naturelles trop fréquentes (feux de prairies, inondations, etc.), des conditions climatiques difficiles (froid intense, chaleur excessive et les maringouins qui l'accompagnent, etc.) et la nature sauvage omniprésente.

BIBLIOGRAPHIE

- BOREL, André (1928) *Croquis du Far-West canadien*, Paris, Victor Attinger, 225 p.
- CONSTANTIN-FORTIN, Marguerite (1939) *Une femme se penche sur son passé*, Paris, Les livres nouveaux, 198 p.
- CONSTANTIN-WEYER, Maurice (1924) *Manitoba*, Paris, Rieder, 134 p.
- DURIEUX, Marcel (1986) *Un héros malgré lui*, Saint-Boniface, Les Éditions des Plaines, 244 p.

FORESTIER, Georges (1907) *La Pointe-aux-Rats*, Paris, Plon-Nourrit, 474 p.

MALOUIN, Reine (1960) *La prairie au soleil*, Québec, s. é., 181 p.

André Fauchon
Collège universitaire de Saint-Boniface

LEBLANC, Charles (1994) *La surcharge du réseau, Saint-Boniface, Les Éditions du Blé, 76 p.*

Faut-il être branché pour apprécier la poésie de Charles Leblanc? C'est notre monde d'aujourd'hui avec les gadgets électroniques, les ordinateurs, l'autoroute électronique, les médias nous affrontent continuellement et nous surchargent. La tension est évidente dans le recueil de Charles Leblanc. Québécois d'origine, mais vivant au Manitoba depuis plusieurs années, il nous offre, avec ce dernier recueil, une thérapie-choc qui amuse, ébranle, enthousiasme et touche certains nerfs... Et, parfois, n'a-t-on pas envie, comme le poète, d'être «débranché», de retrouver le calme, la beauté de la vie?

L'adage de *carpe diem* nous est revenu à l'esprit en lisant ce recueil, et comme autant de *stimuli* créant des influx instantanés dans le système nerveux, chaque dose de poésie nous revigore, nous lançant sur de nouvelles pistes de réflexions. Le recueil se divise en cinq parties, et le fil conducteur qui semble lier le tout, c'est cette vision non pas cynique, mais certainement étonnée et parfois frustrée de notre monde contemporain où violences et contradictions abondent. L'auteur apprécie la beauté, la simplicité, l'amitié, le jeu de mots aussi. Il déplore l'incompréhension, l'injustice.

Le recueil porte ce sous-titre: «poèmes du cœur électrique 1988-1991», ce qui oriente le lecteur sur une voie que l'introduction, aux tons quelque peu moralisateurs, vient confirmer.

[...]

Et nous avons tous et toutes nos propres chansons dans la tête. Les meilleures chansons au monde.
Le problème, c'est de trouver le moyen de les sortir de là pour
les chanter aux autres.

Il faut savoir quand mettre les freins. Profiter de la vie à un rythme réaliste [...] (p. 9)